

LES RECLUSES

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les recluses / Sonia Alain

Nom : Alain, Sonia, 1968- , auteure

Alain, Sonia, 1968- Inconnue désargentée

Description : Sommaire incomplet : tome 1. L'inconnue désargentée.

Identifiants : Canadiana 20250055449 | ISBN 9782898672835 (vol. 1)

Classification : LCC PS8601.L18 R43 2026 | CDD C843/.6-dc23

© 2026 Les Éditeurs réunis

Images de la couverture : Freepik / Sonulkaster, Victoriay

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

SONIA ALAIN

LES RECLUSES

1. L'inconnue désargentée



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

Une vie de secrets, 2025

Intrigues au manoir Ravenswick, (Collectif), 2025

L'étrangère, 2024

Les inconnues de l'île d'Orléans

1. *Anne-Françoise*, 2023

2. *Anceline*, 2023

La promesse du Viking, 2022

Au gré des vents

1. *Aimeline*, 2021

2. *Esther*, 2022

L'amante masquée, 2019

Conquise : Parce que tu m'appartiens, 2019

Annabel et Max : Adultes consentants, 2016

L'amour au temps de la guerre de Cent Ans

1. *La tourmente*, 2012

2. *L'insoumission*, 2013

Ce roman, je le dédie à l'amour de ma vie, mon gentleman au cœur noble. Tu n'as rien à envier à ces hommes distingués et galants d'une autre époque. Merci pour ton amour et la douceur dont tu m'entoures.

Je t'aime...

Ce livre est une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnages ou des faits existants ou ayant existé ne saurait être qu'une coïncidence fortuite.



PROLOGUE

Clifton (Angleterre) – début du printemps 1852

Alexia rêvassait, le regard perdu sur les prés vallonnés, un carnet à dessin posé sur ses genoux. Autour d'elle, son plus jeune frère et ses deux sœurs gambadaient à travers champs, afin de trouver des spécimens à ramener à leur père. Un cri de joie aigu, poussé par Margaret, l'arracha à ses songes. Du haut de ses dix-huit mois, la petite tenait à peine sur ses jambes, et tentait de façon maladroite de rattraper Tommy et Sue en babillant. James, l'aîné des garçons, se porta aussitôt à sa rescousse. Un sourire triste apparut sur les lèvres d'Alexia à la vue de cette scène. En temps normal, James aurait dû être à Eaton, comme tous ceux de son âge, mais leur paternel, concentré sur ses recherches botaniques, négligeait ses devoirs. Tout comme il ne pensait pas à son avenir, alors qu'elle aurait dû déjà être sur le point de se marier. Un soupir échappa à Alexia. À l'instar des autres filles, elle aspirait à une union avantageuse, à s'occuper de sa propre famille, au lieu des membres de sa fratrie. Elle avait été préparée à ce rôle depuis sa plus tendre enfance. Mais voilà, avec le décès de sa mère, et plus récemment celui de sa belle-mère Livia, elle se retrouvait responsable de l'éducation de James, Sue, Tommy et Margaret. Impossible pour elle, dans ces conditions, d'assister à la prochaine saison mondaine.

Elle secoua la tête avec lenteur. Autant mettre une croix sur ses rêves. Son père serait démuné sans elle. Comment lui en vouloir dans ces conditions ? Alexia savait qu'il n'agissait pas avec méchanceté ; c'est juste qu'il était un scientifique avant tout, pragmatique et rigoureux dans son travail. Il pouvait perdre toute notion de temps et oublier l'existence de sa progéniture lorsqu'il plongeait dans ses études sur les espèces végétales aborigènes. Terrance Hastings était une sommité dans son domaine, mais il était également un bourgeois propriétaire d'une modeste ferme. Rien à voir, toutefois, avec les gentlemen qui évoluaient dans les salons londoniens et côtoyaient la cour. De plus, son originalité se répercutait sur le tempérament de ses quatre plus jeunes enfants, qui passaient la plupart de leurs journées à s'aventurer dans les champs ou à explorer chaque recoin de la forêt voisine. Quant à Alexia, elle avait un don pour le dessin et prenait un réel plaisir à illustrer les ouvrages de son père à l'aquarelle.

Parallèlement, elle était consciente que leur tante Elizabeth, la sœur cadette de leur mère, se désespérait de leur éducation et du manquement à l'étiquette, elle qui avait à cœur l'avenir de ses neveux et nièces. Certes, Terrance Hastings s'assurait du bien-être de ses enfants, et qu'ils reçoivent un minimum d'éducation, mais là s'arrêtaient ses responsabilités. Le reste, il le laissait entre les mains d'Alexia. C'était elle qui veillait au bon fonctionnement de la maisonnée et des trois domestiques à leur service, qui gérait le domaine et faisait office de figure parentale, et cela, du mieux qu'elle le pouvait.

À cette pensée, le souvenir du doux visage de sa mère refit surface dans l'esprit d'Alexia, faisant remonter des émotions contradictoires en elle. Bien qu'elle l'eût aimée, elle ne pouvait s'empêcher de lui en vouloir d'être morte si jeune et de les avoir abandonnés à leur sort. Une larme au coin des yeux, Alexia se rabroua. Sa mère n'était pas responsable de la situation ; une mauvaise grippe avait

congestionné ses poumons, et le médecin du village n'avait pu la soigner. D'ailleurs, Sue souffrait de la même fragilité, et Alexia angoissait chaque fois que celle-ci attrapait froid. Quant à Livia, leur belle-mère, elle avait succombé à un accouchement difficile au moment de mettre Margaret au monde.

Alexia contempla le jeu des rayons du soleil à travers la canopée qui la surplombait. Elle n'était pas sans savoir que sa mère avait appartenu à la noblesse, et qu'elle avait été mise au ban de la bonne société dès l'instant où elle s'était unie à Terrance Hastings, un homme en deçà de sa condition. Mais voilà, cette dernière avait refusé d'être « vendue » par les siens, de contracter un mariage avantageux selon les critères de son père. Au lieu de quoi, elle avait épousé en secret l'amour de sa vie. En agissant ainsi, elle avait mis fin à une lignée ancestrale, et ce geste inconsidéré lui avait valu l'opprobre de toute sa famille, privant, du même coup, sa progéniture des privilèges auxquels elle aurait été en droit de s'attendre. Il arrivait à Alexia, au cœur de la nuit, d'imaginer une existence parallèle, où elle serait parée de magnifiques robes de bal, évoluerait avec grâce parmi les danseurs au bras de parfaits gentlemen. Leur vie aurait été tellement différente si son père avait fait partie de l'aristocratie. Avec amertume, elle leva les mains devant ses yeux. Ses doigts n'avaient rien de raffiné. Au contraire, sa peau calleuse était craquelée, ses ongles, coupés court pour lui permettre de travailler la terre de leur potager. Elle souffla avec force, soulevant une mèche de sa frange.

Un éclat de rire cristallin retentit. C'était celui de Sue, qui s'amusaient des pitreries de Tommy. Un pincement familial serra le cœur d'Alexia. Il était probable qu'il n'y ait aucun espoir pour elle, étant donné les réticences de son père, mais elle se faisait une promesse ; celle de faire tout ce qui était possible pour assurer un meilleur avenir à ses frères et sœurs. Et si, pour cela, il lui fallait se sacrifier, elle n'hésiterait pas à s'exécuter. Son regard dévia sur James. Il était

plus que temps pour lui de trouver sa place parmi l'élite à Eaton, même si cela impliquait qu'elle doive économiser afin de dégager la somme nécessaire pour son inscription à cette prestigieuse école.

— Tante Elizabeth ! s'écria soudainement Sue.

Alexia se retourna, surprise par l'arrivée impromptue de ce membre de sa parentèle, la seule à garder contact avec eux. À moins que son père ait de nouveau oublié de la prévenir de cette visite. Un sourire attendri se dessina sur les lèvres d'Elizabeth en pressant Sue contre elle. D'un geste maternel, elle caressa les cheveux ébouriffés de sa nièce. Elle n'avait jamais pu avoir d'enfant, ce qui l'attristait, et c'était pire depuis qu'elle avait perdu son époux. Seule au monde, elle subsistait désormais grâce à la générosité d'un lointain cousin, et s'en accommodait avec difficulté, elle qui avait vécu dans l'opulence durant son mariage.

— Tati ! s'exclama Tommy à son tour, en s'élançant vers Elizabeth.

Celle-ci fut émue par cet accueil chaleureux. Elle venait voir les petits le plus souvent possible, même si cela agaçait son beau-frère. En réalité, Terrance Hastings n'aimait pas que sa routine soit perturbée, et encore moins par sa belle-sœur, qui avait tendance à lui faire la morale lors de chacune de ses visites. Nombre de fois, d'ailleurs, cette dernière avait souhaité repartir avec Alexia pour Londres, afin de l'introduire dans la haute société. Alexia lui sut gré de cette attention, mais savait que c'était peine perdue. Son père n'accepterait jamais de se séparer d'elle...



CHAPITRE I

L'heure de la pause avait sonné, et Alexia se tenait le dos droit dans son fauteuil, les mains sagement sur ses genoux. À la demande de sa tante, des scones ainsi qu'une théière et des tasses avaient été posés sur le guéridon du petit salon. Toutes deux guettaient la venue du maître des lieux. À l'étage, au-dessus d'elles, les plus jeunes jouaient dans la nurserie sous la supervision de James, qui n'était guère enchanté de se voir relégué à cette tâche ingrate. Mais Elizabeth s'était montrée inflexible. Elle devait parler en privé avec son beau-frère et Alexia. Le front barré d'un pli de contrariété, Elizabeth regarda à tour de rôle la porte et l'horloge dans le coin de la pièce. Terrance Hastings brillait par son absence, ce qui ne la surprenait guère. Mais la boisson refroidissait. De plus, elle jugeait que cette comédie avait assez duré.

— Peut-être ne devrions-nous pas l'attendre, suggéra Alexia avec circonspection.

Elle percevait l'agacement de sa tante et s'en désolait. Son père devrait faire preuve d'un peu plus d'égards envers sa belle-sœur. Ce serait la moindre des politesses.

— Du sucre ? s'informa-t-elle en remplissant la tasse d'Elizabeth.

Cette dernière secoua la tête avec irritation. Elle avait été très claire auprès de son beau-frère au moment de son arrivée. À sa

demande, elle avait accepté de différer de quelques heures la discussion qu'elle souhaitait avoir avec lui. En échange, celui-ci s'était engagé à la rejoindre dans le petit salon, mais, encore une fois, il semblait vouloir se dérober à ses obligations. Et alors qu'elle se levait avec l'intention d'aller le débusquer dans son bureau de travail, la porte s'ouvrit, et Terrance pénétra dans la pièce.

— Elizabeth, la salua-t-il avec raideur.

— Ce n'est pas trop tôt, grommela-t-elle en guise d'accueil.

Terrance se rembrunit. Il n'appréciait pas d'être dérangé en plein travail, et surtout, d'être convoqué dans sa propre demeure, par cette femme, de surcroît. Et voilà que sa belle-sœur se permettait d'être désagréable avec lui. Se retenant avec peine de tourner les talons, il s'assit avec rudesse.

— Un peu de thé, commença Alexia, mal à l'aise, en se préparant à verser le liquide maintenant tiède.

— Non, grogna son père.

Prise au dépourvu, Alexia eut un faux mouvement, et le bout de la théière cogna contre le bord de la tasse dans un tintement.

— Nul besoin de vous montrer déplaisant. Alexia n'est pas responsable de votre mauvaise humeur, répliqua d'emblée Elizabeth d'un ton guindé, une lueur désapprobatrice dans le regard.

Terrance se crispa davantage. L'ensemble de la famille de sa première épouse l'avait renié au moment de leur mariage, sauf Elizabeth. Mais l'homme aurait souhaité qu'il en soit de même pour elle. Hélas, peine perdue. Cette mégère n'avait de cesse de le contrarier, de le pousser dans ses derniers retranchements. Mais les petits l'adoraient, sans mentionner qu'elle restait l'unique lien avec leur mère défunte, à part lui. Combien de fois l'avait-il surprise à

leur raconter des anecdotes de sa jeunesse, pendant que ceux-ci buvaient ses paroles ? Il aurait fallu être cruel pour les priver de ces moments de bonheur, et, en dépit de ce que plusieurs personnes croyaient, il aimait ses enfants. C'était juste qu'il n'était pas démonstratif de nature. Voilà la raison pour laquelle, il supportait les visites d'Elizabeth, et se contentait de serrer les dents au lieu de la jeter à la porte. Par bonheur, elle finissait toujours par retourner à Londres. Toutefois, il redoutait que ce soit différent aujourd'hui, car Elizabeth semblait déterminée à obtenir gain de cause pour Alexia. Dans ces conditions, autant en finir le plus vite possible, qu'il puisse passer à des choses plus sérieuses.

— Que nous vaut cette visite inattendue ? s'informa-t-il d'un ton caustique.

À sa droite, Alexia eut un hoquet étranglé. Quant à Elizabeth, elle pinça les lèvres en raidissant l'échine. Son beau-frère pouvait bien se montrer bourru, elle ne s'en laisserait pas imposer. L'avenir d'Alexia en dépendait.

— Je vois que les bonnes manières continuent de vous faire défaut, répliqua-t-elle avec sécheresse. Ce qui n'est guère surprenant.

Désarçonné par ces paroles, Terrance demeura sans mot l'espace de quelques secondes. Quant à Alexia, elle blêmit d'un coup. Pour sa part, elle aurait cent fois mieux préféré se trouver ailleurs, et ne pas assister à cette tirade.

— Un peu de crème sur votre scone, ma tante ? demanda-t-elle d'une voix sourde pour tenter de détendre l'atmosphère.

— Non, merci, ma chérie, répondit Elizabeth avec bienveillance.

Elle aurait voulu éviter cette scène à Alexia, mais à dix-neuf ans, cette dernière était en droit de connaître la vérité au sujet de la prise de position déplorable de son père. Après tout, c'était

de son avenir qu'il était question. Elizabeth revint à Terrance, toute amabilité désertant son visage à la vue de l'expression fermée de celui-ci. *Quel entêté!* marmonna-t-elle dans sa tête. Sans doute ses pensées durent-elles transparaître sur ses traits, car Terrance plissa les yeux et croisa les bras sur son torse en adoptant une posture rigide. Cependant, il en fallait plus à Elizabeth pour la désarçonner. Elle avait été mariée durant de longues années à un homme acariâtre et colérique, elle ne s'effrayait donc pas facilement. Aussi, alla-t-elle droit au but.

— Alexia aurait dû faire ses débuts à Londres depuis deux ans, lâcha-t-elle d'un ton accusateur.

Mécontent de se voir admonester de la sorte, en présence de sa fille, de surcroît, Terrance le prit comme une insulte.

— Je ne vous permets pas...

— Trêve de balivernes, monsieur, le coupa Elizabeth. Ma sœur n'aurait pas apprécié un tel manquement. Elle aurait aspiré à une union avantageuse pour son aînée.

Le teint empourpré, Terrance serra les poings. Il tempêtait sous l'expression réprobatrice d'Elizabeth. À sa manière, elle lui remettait en plein visage la disgrâce que sa sœur avait subie en l'épousant, et celle que sa fille vivrait si elle n'assistait pas à la prochaine saison. Il savait très bien qu'Alexia aurait dû faire ses premiers pas dans la haute société, mais, en vérité, il ne pouvait se résoudre à la laisser partir. Qui s'occuperait du reste de la fratrie en son absence? Gérerait le domaine et la domesticité? Elizabeth, qui l'observait avec attention, éprouva un sentiment d'amertume face à son silence soutenu. De toute évidence, son beau-frère ne démorait pas de sa position initiale.

— Vous n'êtes qu'un égoïste prétentieux, prêt à sacrifier l'avenir de sa propre fille. Quel homme digne de ce nom agirait ainsi? s'insurgea-t-elle.

Piqué à vif, Terrance se releva avec précipitation.

— Il suffit! clama-t-il. Vous vous égarez.

Consciente de devoir tenter le tout pour le tout, Elizabeth se leva à son tour, le corps tremblant d'indignation et de colère. Elle devait se battre pour Alexia, quoi qu'il lui en coûte; sinon, elle ne pourrait plus se regarder en face.

— Le mariage est une affaire sérieuse, monsieur. Tout père qui se respecte et qui a à cœur l'avenir de sa fille s'efforcera de contracter la meilleure alliance pour elle. En vous entêtant de la sorte, vous la vouez à une vie de misère! se révolta-t-elle. Qu'arrivera-t-il lorsque vous décéderez? Que deviendra-t-elle une fois trop vieille pour se marier? Elle sera abandonnée à son triste sort, réduite à quémander, car elle ne pourrait compter sur la protection d'un époux ou d'un fils.

Terrance serra les poings sous l'émotion. Il aurait voulu répliquer et remettre cette harpie à sa place, mais cette dernière avait fait mouche. Jamais il ne s'était soucié de réfléchir au-delà de sa propre mort, concentré qu'il était dans ses recherches. Mais il devait admettre que sa belle-sœur avait raison. Avec lenteur, il tourna la tête vers son aînée, la vit véritablement. Alexia avait grandi, et elle était désormais en âge de fonder sa propre famille. Était-il à ce point devenu égocentrique qu'il en oubliait le bien-être des siens? Avec dégoût, il réalisa que c'était le cas. Il était en train de sacrifier Alexia pour ne pas avoir à assumer les responsabilités qui lui incombaient en tant que père et comme propriétaire terrien. Un réveil douloureux...

— Que ce soit clair, insista Elizabeth en l'absence de réaction de sa part. Cette fois-ci, je ne partirai pas sans Alexia. Je vais m'installer chez vous, que cela vous plaise ou non, et vous rappeler constamment votre devoir. Je refuse qu'Alexia finisse vieille fille, et dans le dénuement le plus complet.

Pour toute réponse, Terrance lui retourna un regard noir. Il aurait pu ordonner qu'on la jette dehors, lui interdire de revoir les enfants à l'avenir, mais il s'en abstint, comprenant avec plusieurs années de retard qu'elle avait raison. Elizabeth aimait profondément ses neveux et nièces, et elle était prête à se battre pour eux, même si cela impliquait de l'affronter, lui, et sous son propre toit, au demeurant. Ébranlé, il se tut face à cette dernière tirade, préféra quitter la pièce de manière abrupte, au risque de paraître impoli, et se réfugia dans son bureau. Il avait besoin de se retrouver seul afin de réfléchir à tête reposée.

Médusée, Alexia demeura figée sur place, le regard rivé sur le seuil de la porte que son père venait de franchir à grandes enjambées furieuses. C'était la première fois qu'il étalait ses émotions devant autrui, lui qui était en tout temps posé et d'un flegme confondant. D'un autre côté, il avait plutôt tendance à fuir toute situation tendue, ce qui expliquait peut-être cela. Son travail primait sur tout le reste, même à l'époque où ses épouses étaient vivantes. Ignorant ce qu'elle devait déduire de la scène à laquelle elle venait d'assister, Alexia se tourna vers sa tante. La détermination qu'avait déployée cette dernière la bouleversait. Elle lui était reconnaissante au point qu'elle en aurait pleuré.

Consciente du désarroi de la jeune femme, Elizabeth s'installa à ses côtés, et serra ses doigts glacés entre les siens. Elle-même était ébranlée après cette confrontation virulente. En aucun cas elle n'aurait cru posséder l'audace nécessaire pour affronter son beau-frère sur une question aussi délicate. Mais elle avait senti la panique la gagner en comprenant que Terrance Hastings était prêt

à sacrifier sa fille pour son bien-être personnel. Elizabeth savait que sa sœur n'aurait pas accepté une telle aberration, et c'était ce qui lui avait donné le courage d'exprimer le fond de sa pensée. Ne restait plus qu'à attendre pour voir ce qui découlerait de ce face-à-face houleux. L'esprit agité, elle fixa à son tour la porte du petit salon, et pressa les mains d'Alexia avec angoisse. *Accordez-moi la force de me battre pour elle*, pria-t-elle en silence en ramenant son regard sur sa nièce.



Tartane (Martinique)

Daxton Miller observait, avec fierté, le domaine que son grand-père maternel lui avait légué. Plus jeune, il avait accompagné sa mère dans ces contrées lointaines à maintes reprises, et par lui-même une fois adulte. Il avait été très proche de son aïeul de son vivant, davantage qu'avec son propre père.

Était-ce à cause de ses racines françaises qu'il tenait de sa mère ? Pourtant, il avait été élevé avec les valeurs et les règles strictes de la gentry britannique, à l'instar de son paternel, qui, pour sa part, s'enorgueillissait de son titre de baron, tel un paon. Des lettres de noblesse, du nom de Miller, acheté par un ancêtre vers les années 1770. Rien de très glorieux, selon Daxton, ce qui avait causé nombre de confrontations entre eux deux. Sans doute était-ce pour cela que Daxton se sentait plus près de la famille de sa mère. Son grand-père maternel n'avait été qu'un simple bourgeois, et il s'en était fort bien accommodé.

Un sourire ironique se dessina sur les lèvres de Daxton. On disait que le vieux bougre se serait livré à des activités illicites sur l'île à une certaine époque, s'associant à des forbans, ce qui lui aurait permis d'accroître considérablement sa richesse. Est-ce que ces rumeurs étaient vraies ? Daxton n'en aurait pas été surpris.

Du moins, c'était ce qui se chuchotait derrière les portes closes, même si le gaillard avait été l'un des piliers de la communauté. Son grand-père maternel était aussi rusé qu'un fin renard. Mais personne ne lui en avait tenu rigueur, car ce dernier possédait l'une des plus anciennes plantations de canne à sucre de la Martinique, sans mentionner l'ouverture plus récente d'une distillerie, qui se révélait très rentable.

Plus jeune, Daxton avait arpenté le domaine de long en large, à la recherche de trésors, la tête farcie de toutes ces histoires de pirates, sans succès. Soit ce butin légendaire n'existait pas, soit ses aïeux l'avaient dissimulé, et le secret de son emplacement avait été enterré dans la tombe avec son grand-père. Peu importait de toute façon, puisqu'à trente ans, Daxton était lui-même en mesure d'accroître la fortune familiale. Il avait le sens de l'opportunité, et n'hésitait pas à risquer gros lorsque c'était nécessaire.

— On rêve de grandeur ? l'apostropha une voix derrière lui.

Daxton éclata d'un rire sonore en se retournant et rejoignit la nouvelle venue en deux foulées. Esmée Pontevès, une amie de longue date, lui dédia un large sourire. Française jusqu'au bout des ongles, elle affichait une assurance qui en déstabilisait plus d'un. Daxton, pour sa part, ne se sentait pas intimidé par elle ; au contraire, il appréciait son franc-parler et son humour parfois caustique. Il avait passé son enfance à ses côtés et la considérait davantage comme une sœur qu'une promise potentielle.

Esmée faisait partie de son existence, et elle pouvait se targuer d'être l'une des rares personnes au monde à le connaître réellement. D'ailleurs, elle ne s'était jamais gênée pour lui dire ses quatre vérités, le contredire ou le braver lorsqu'elle jugeait avoir raison sur un point. En définitive, Esmée n'avait rien d'une lady ni d'une fine fleur anglaise. De plus, elle était suffisamment riche pour ne pas avoir besoin de s'empêtrer d'un époux, ce qui lui permettait de

gérer ses affaires à sa guise. Cet écart de conduite n'avait toutefois pas manqué de scandaliser la haute société dans un premier temps, mais les Martiniquais avaient fini par s'habituer à son excentricité. Cela signifiait que la liberté d'Esmée avait un prix ; celui de rester en Martinique, car, en France ou en Grande-Bretagne, il lui aurait été difficile d'agir aussi librement. Certes, cela était possible pour les femmes de se consacrer à des œuvres de bienfaisance, mais là s'arrêtait le pouvoir qu'on leur accordait. C'était aux hommes qu'incombait le rôle de s'occuper des avoirs d'une famille, de gérer des affaires. Les épouses, elles, se devaient de donner une descendance nombreuse à leur mari, de s'assurer du bon fonctionnement de la maisonnée, de superviser l'éducation des enfants et de veiller au bien-être de leur conjoint. Autant de tâches qu'exécrait Esmée au plus haut point.

— Et toi, tu viens me narguer après ton succès aux cartes d'hier ? la taquina Daxton en revenant au moment présent. Il semblerait que tu aies rafflé une somme substantielle. Les commères en ont eu pour leur argent.

— Bof, se contenta de déclarer Esmée dans un haussement d'épaules négligent.

En fait, elle n'avait que faire des ragots. Daxton s'esclaffa de nouveau.

— Ces idiots n'avaient qu'à ne pas miser aussi gros, ajouta-t-elle en lui adressant un clin d'œil complice.

La familiarité dont l'un et l'autre faisaient preuve aurait scandalisé plus d'un aristocrate anglais, mais plus personne ne s'en formalisait sur l'île.

— Les pauvres ! Ils auraient dû se méfier, répliqua Daxton avec amusement.

Esmée releva un sourcil interrogateur en le fixant franchement.

— Tu n’as pas répondu à ma question, nota-t-elle avec ironie. Est-ce à dire que j’avais raison ? Tu continues à être habité par tes idées de grandeur ?

— Si tu fais référence au terrain contigu au mien, eh bien oui.

— Tu es conscient que tu ne te feras pas d’amis en agissant de la sorte. La distillerie Miller occupe déjà une bonne part du marché du rhum.

— Sans doute, mais je serais fou de ne pas sauter sur l’occasion. De cette manière, j’augmenterais la production de canne à sucre dont j’ai besoin, et j’en profiterais pour détruire l’ancienne sucrerie afin d’agrandir ma propre distillerie. De toute façon, si ce n’est pas moi qui rachète la saisie du domaine, un autre le fera.

— C’est un projet intéressant, je te le concède. Mais as-tu les fonds pour te permettre une démarche de cette envergure ?

— J’ai le capital nécessaire, mais j’aimerais mieux ne pas tout investir au cas où surviendrait une mauvaise année de récolte.

— Mon offre tient toujours pour t’avancer une somme...

— Oh non ! Tu serais un partenaire d’affaires beaucoup trop avisée et vorace. Je préfère appâter des investisseurs irréfléchis que je pourrai manipuler à ma guise.

Nullement insultée, Esmée éclata de rire. Daxton avait raison.

— Quand pars-tu ?

— Dans un mois, après la récolte. J’ai l’intention de me rendre d’abord à Londres, et je verrai par la suite.

— Un choix téméraire.

— Je dirais logique, répliqua Daxton. La Martinique étant sous tutelle française, certains Anglais audacieux pourraient trouver intéressant de placer leur argent dans une économie qu'ils ne pourraient pas exploiter autrement.

— L'attrait de l'interdit ! Hum ! C'est bien pensé, je te l'accorde. Dans ce cas, qu'attends-tu pour m'inviter à discuter des détails autour d'un bon verre de rhum ?

— Après vous, ma chère, se moqua Daxton en s'inclinant outre mesure, une main tendue en direction de la maison des maîtres.

La Martinique allait lui manquer durant son périple en Angleterre, mais c'était un mal pour un bien. Et une fois là-bas, il n'hésiterait pas à user de son titre de baron pour accéder à l'aristocratie. Aux grands maux, les grands moyens. N'était-il pas propriétaire d'une résidence à Londres ? Et avec la saison mondaine qui commencerait sous peu, le choix du moment n'aurait pu être meilleur. Certes, il lui faudrait assister à des bals, différentes réceptions et quelques représentations théâtrales, mais tant qu'il se tenait à distance des débutantes, il ne risquait pas de se faire piéger et de se retrouver en position fâcheuse.